

les demoiselles à marier ne demandaient pas à leurs mères des fiancées en parfilage.

Et voyez le côté plaisant de l'aventure: au début, un désir de lucre avaient poussé les femmes à déchirer les vieux galons, tandis que maintenant le parfilage tournait contre leur intérêt. Si vraiment il se résu- mait à travailler une semaine pour tirer quarante livres d'un objet payé cent écus, ce n'était là—vous l'avouerez— qu'un piètre moyen de faire fortune.

Combien de regrets dut inspirer le souvenir de ces ruineux enfantillages, quand les mauvais jours arrivèrent, lorsque tout ce beau monde connu, après les horreurs de l'émeute, la détresse de l'émigration!

La scène se passe à Hambourg, vers 1795:

Dans un misérable grenier, la ci-devant comtesse de R... travaille avec ses deux enfants; elle tresse des chapeaux de paille, elle brode des ceintures de soie, elle colorie des cartons pour boîtes, pochettes et ridicules. Puis, l'ouvrage fini, les petits s'en vont de porte en porte, pour essayer de les placer. Quelquefois ils sont bien reçus, mais le plus souvent, les boutiquiers allemands les repoussent avec dureté. Et chaque soir, la mère guette avec anxiété leur retour, car le sort du pôt-au-feu dépend des hasards de la vente. On serait mort de faim cent fois si l'on n'avait su tirer l'aiguille.

Nombre de femmes en étaient là. Dans cette même ville de Hambourg, Reinhardt, le représentant de la France, a vu mille détresses semblables. Il nous parle de Madame de V..., employée comme apprentie chez une ravaudeuse qui la bat; de Mademoiselle de Neuilly qui fabrique des bagues de crin, des petits sacs à verroterie, et de sa mère, la bonne comtesse, qui passe ses nuits à broder des bonnets et ses journées à les vendre...

Voilà donc comment se termine l'histoire des ouvrages féminins, en cette fin du XVIII^e siècle! L'amusement tournant au gagne-pain, les mêmes petites mains qui jadis avaient fait courir la navette par plaisir ou désœuvrement, s'employant à our-

ler des draps et à tricoter des fichus pour les commères d'Outre-Rhin, — quelle cruelle ironie du sort, quelle douloureuse leçon de choses!

Jean Robiquet.

Le Récital Saint-Jean

L'Art de "bien dire" a ses char- mants interprètes et de le voir s'é- chapper, vrai, de lèvres et de cœurs canadiens, nous en jubilons.

Mlle St-Jean est tout à fait heu- reuse dans le choix de ses morceaux de diction. Du Victor Hugo, du Sul- ly Prud'homme, du Musset pour la note poétique; du Thomé, du Saint- Saëns, du Godard pour le sens musi- cal.

L'aimable professeur, que les échos de la salle appelèrent... puis entend- rent, tout religieusement, nous char- ma. On l'applaudit dans "La Fian- cée du timbalier" dans sa "Madelei- ne" qui fut d'une expression vibrante en son appel désespéré. Aux adap- tations musicales pour piano et vio- lon dans "Le Cygne" et "Lucie" on eût la juste mesure d'une voix aussi harmonieuse que leurs accents doux et plaintifs. Et les encore ne man- quèrent pas à Mlle St-Jean, qui sut nous les donner dans les nuances fi- nes et délicates qu'exigent ces gra- cieuses fantaisies. Ajoutons que Mlle St-Jean excelle dans les descriptions.

Mlle Isabelle Moreau, jeune élève de Mlle St Jean, lui fit honneur en nous disant, de façon gracieuse, "Louis XVII" de Victor Hugo et en rappel "Le chevalier Printemps".

Nous ont aussi laissé le souvenir d'un charme exquis: Mme Damien Masson, MM. E. Taranto, G. Label- le, M. et Mme A. Leduc, Mlle Han- son, tous, aux noms connus et par- tout appréciés. Pour cette fête toute artistique, nos chauds remerciements et souhaitons bien à notre compa- triote, qui travaille sérieusement, le succès toujours.

E. M.

Les salons de modes, "Mille- Fleurs" donnent les premiers le si- gnal de la saison nouvelle, en met- tant leurs chapeaux d'hiver à des prix étonnants de bon marché.

Petit Croquis

I

LE PARFAIT CONDUCTEUR

RIGIDE et glabre, les cheveux fixés de façon impeccable sous les coups d'une brosse savamment ma- niée, le képi rivé aux tempes et calé à la nuque, le conducteur monte sur son char. D'une saccade vive, il tire le cordon du signal et le char s'é- branle au ronflement de son moteur. Puis nonchalamment, mais pourtant d'un geste sans ambiguïté, il vous tend une urne minuscule, où l'on fait descendre (pardon!) cinq cents. Deux minutes de marche; une grê- le électrique éclate à l'avant du char, qui s'arrête soudain. Des voya- geurs de toutes les formes et de cir- conférences variées, montent avec une agilité en rapport inverse de leur ton- nage. C'est à cet instant précis, que s'exprime le savoir faire, le talent, le doigté écrirai-je, du conducteur vrai- ment digne de ce nom — et il y en a.

Le visage éclairé par un sourire discret et plutôt traduit par l'expres- sion du regard, il tend une main se- courable aux poids lourds, frôle déli- catement le bras potelé des "misses" plus légères et plus lestes, et presse le bras charnu de la dame mûre pour la hisser sans dommage. Ceci, ne sem- ble rien, cependant comme en tout il y a la manière... Et quand le char a repris sa course aux arrêts brusques et fréquents, imperceptiblement, le conducteur explore des yeux les su- jets qu'il a touchés. Et fixant le va- gue, énigmatique, dans un songe muet, Cuvier illusionniste, d'après sa sensation éprouvée au contact, il re- constitue un être pour lui. Heureux conducteur! il rêverait encore, si la sonnerie reprise par sa danse de St- Guy, ne le ramenait aux rails de la réalité.